

Pas d'histoire d'art **Mais des histoires d'été**

Guy Durand

Numéro 45, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46837ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand, G. (1990). Pas d'histoire d'art : mais des histoires d'été. *Inter*, (45), 25–28.

TERRITOIRES D'ARTISTES

P A Y S A G E S V E R T I C A U X

1ER SYMPOSIUM DE PEINTURE

E N A B I T I B I - T É M I S C A M I N G U E

UN FESTIVAL DES MUSIQUES

D E C R É A T I O N E N R É G I O N

MAMU ASHINETAU

I N N U N I K A M U 8 9

PAS D'HISTOIRE D'ART

M A I S D E S H I S T O I R E S D ' É T É

Guy DURAND

Un été magnifique. Des touristes partout, sauf à Montréal. Des événements et des expositions d'art agréables dans tous les recoins du Québec. Et que d'hommages au passé défini.

Le bicentenaire de la Révolution française et son évocation de la Liberté aura été la locomotive des manifestations.

Le cent cinquantième anniversaire de la mise au point de la photographie (*Tenir l'image à distance* au Musée d'art contemporain de Montréal); la première année du deuil national de notre Félix LECLERC (*Le relief à l'île d'Orléans et la statue à la Place Desjardins* de Montréal).

La reprise de biennales (*La Biennale du dessin, de l'estampe et du papier* simultanément à Alma, Jonquière et Chicoutimi).

Le retour d'événements annuels grand public d'art éphémère (*les Images du Futur* au Vieux-Port de Montréal, *Le Symposium 89 de la jeune peinture*

du Canada à Baie-Saint-Paul, le premier *Symposium de peinture* en Abitibi, *Territoires d'artistes; Paysages verticaux* en installations autour du Musée du Québec et le *Carnaval du Soleil* en sculptures sur la rue Crescent à Montréal).

Ces manifestations se seront alignés tels des wagons.

Il y a même eu un volet artistique aux Jeux de la Francophonie!

Il y a deux ans j'ai couvert, pour le compte d'INTER, l'ensemble des événements artistiques de la saison estivale au Québec (Du Fleuve à la rue Saint-Laurent, n° 37, été 87). Cette année la revue reprend l'idée mais sous plusieurs plumes. Quant à moi, j'essaie, dans cette chronique, de dégager un leitmotiv d'ensemble. Je m'attarde principalement à la Biennale du Dessin, de l'Estampe et du Papier du Québec, au Saguenay—Lac-Saint-Jean, avec un apport d'Andrée SAVARD, au Symposium 89 de la jeune peinture du Canada à Baie-Saint-Paul, à l'exposition Tenir l'image à distance du Musée d'art contemporain, au Carnaval du Soleil de la rue Crescent à Montréal et je signe aussi avec Richard MARTEL une critique de Territoires d'artistes; Paysages Verticaux du Musée du Québec (comme nous l'avions fait pour New York: L'Alternative s'essouffle-t-elle à New York?, INTER n° 42, automne 88).

La Biennale du dessin, de l'estampe et du papier du Québec

Avec l'estampe et le papier œuvré artistiquement, simultanément à Alma, Jonquière et Chicoutimi, on perçoit comment s'orchestrent la coopération et l'autodétermination communautaire en périphérie!

Succès périphérique, cet événement laisse voir un professionnalisme organisationnel et un partenariat étonnant entre les réseaux institutionnels et parallèles, les mécènes privés et les organismes gouvernementaux. Côté art, une nette prédominance du dessin dans le rapport au papier, matière première de l'économie régionale.

On le sait, au Saguenay et au Lac-Saint-Jean, la fabrication du papier brut constitue une des premières sources d'emploi. Les compagnies, comme Abitibi-Price par exemple, influencent le plein emploi et sa contrepartie, le chômage. Le papier n'est pas qu'une ressource économique. Il hante l'imaginaire lâbas.

En 1984, Langage Plus organisait avec succès l'événement *Papier Matières* tandis que l'atelier Les Estampes Sagamie a acquis depuis une réputation extra-régionale! Mais ce sont

surtout les rapports art et écologie qui dédoublent ceux d'économie et art.

Les coupes de bois à blanc sans reboisement, les pitouines dans les cours d'eau et le lac, ainsi que l'évacuation de substances polluantes des moulins agressent l'environnement. Et les artistes de s'inquiéter et de dénoncer!

Déjà en 1980, l'exceptionnel *Intervention 58* de Jocelyn MALTAIS annonçait sym-

boliquement que les artistes ne feraient pas que refléter l'économicisme. Les activités du groupe Interaction Qui, notamment lors de l'événement *Art et écologie/Un Temps six Lieux* en 1983 s'inscrivaient dans cette veine.

Bref, le contexte social d'accueil de la troisième *Biennale du dessin, de l'estampe et du papier du Québec* allait de soi. Succès d'inscriptions des artistes (439 demandes), succès d'assistance (on parle de plus de 20 000 visiteurs) succès du financement mixte (335 000 \$ de budget assumé aux deux tiers par les commanditaires privés) remises de prix, couverture par la presse nationale et les revues d'art, collaboration des institutions et des galeries parallèles de toute la région :

- sélection québécoise de la Biennale exposée au Complexe Jacques-Gagnon à Alma (65 artistes avec 89 pièces, dont 7 de la région),
- sélection d'œuvres japonaises chez Langage Plus à Alma,
- exposition des lauréats de la précédente Biennale à l'Espace Virtuel à Chicoutimi,
- exposition *Artistes des Amériques* au Centre national d'exposition de Jonquière,
- exposition de la collection des Estampes Sagamie à Alma,
- colloque du Conseil québécois de L'Estampe
- création en direct *Intervention Dessin 89* au Complexe Jacques-Gagnon à Alma.

Va pour l'organisation mais parlons d'art. De l'avis même de la coordinatrice Marlène MORIN, la Biennale se voulait « une vue d'ensemble des styles, thèmes et techniques très diversifiées ». Sans controverse, prédominance du dessin, absence remarquée de Paul BÉLIVEAU, retenons quand même deux aspects d'art :

1) La critique écologique diffuse. La collection présentée par les Estampes Sagamie, avec *L'Hommage à Exxon Valdès* d'Alain LAROCHE, constitué de cinq oiseaux de bitume, et *Piste d'avions* de Jean-Jules SOUCY, garde présente la dynamique art, écologie et pacifisme. Aussi, dans la sélection, il y avait l'œuvre de Jean-Pierre GILBERT *Arthur as-tu du cœur de Jacques Payette où l'homme finit par tout détruire*, représentation de la terre éliminant des substances indéfinissables ;

2) *Intervention Dessin 89* a permis le travail de jeunes artistes de la région sur place, un peu comme la peinture en direct au Symposium de Baie-Saint-Paul ou aux Foufounes Électriques à Montréal. Andrée SAVARD, notre correspondante, en plus de fournir des annotations techniques sur l'événement, décrit ainsi cet événement d'art en actes lors de la Biennale :

« À l'origine, la Biennale devait compter un volet dit d'animation plus élaboré, que les coupures budgétaires de dernière minute ont amputé. Victime aussi la signalisation. C'est dommage quand on se souvient du plaisir pour les yeux que nous avait procuré celle du *Symposium de sculpture environnementale de Chicoutimi* en 1980.

Cependant en animation, une activité retient l'attention : *Intervention Dessin 89*, la seule de la Biennale où des artistes travaillaient sur place. Du 12 juin au 7 juillet, sept artistes ont réalisé un dessin de huit par dix pieds dans un immense atelier visible de plusieurs étages, recréé pour la circonstance dans une des places centrales du Complexe Jacques-Gagnon. Cet édifice regroupe des bureaux et commerces peu achalandés, de sorte que les artistes ont été surtout en contact avec des employés de bureaux qui venaient voir l'évolution des dessins, régulièrement ou non, ainsi qu'avec des groupes organisés d'enfants et de personnes âgées.

Deux constats se sont imposés : travailler sur place n'a pas suffi pour briser la distance entre les artistes et le public, et un second plus technique : la période allouée était trop longue pour réaliser un seul dessin. Il aurait alors fallu plus de matériel pour plus de dessins ou plus d'idées pour sortir du dessin. Pourquoi pas ? ». Andrée SAVARD.

Des peintures en Abitibi

À Rouyn en juin, s'est amorcé un premier événement d'art actuel d'envergure avec ce premier symposium de peinture en direct. Une discussion non réglée en fond de scène : vivre de son art au Québec.

L'événement s'est voulu résolument régional plutôt que de miser sur la vogue internationaliste. C'était une sage décision qui s'est traduite par un succès de participation remarquable, favorisant en cela l'interaction entre les créateurs et les gens.

Autant le festival automnal du cinéma est devenu un événement couru, autant le festival d'art printanier pourrait prendre de l'importance dans cette périphérie. Les organisateurs débutants par contre, ont obtenu peu de collaboration, par exemple des organisateurs du Symposium de Baie-Saint-Paul. Une rivalité qui pointe ?

Félix immortalisé

Du côté de la sculpture, un relief en bronze de Raoul HUNTER pour l'île d'Orléans et une statue style « figurine Saint-Jean-Port-Joli » pour le Complexe Desjardins à Montréal folklorisent artisanalement notre mémoire collective, sans appel à l'audace.

Pourquoi ne pas donner à Armand VAILLANCOURT une montagne à sculpter en l'honneur de Félix comme ils en avaient discuté ensemble à l'été 87 ? Quel beau délire environnemental à l'envergure des deux artistes nous aurions là ! Surtout qu'Hydro-Québec vient de dédier trois sommets de la vallée de la Jacques-Cartier à LECLERC, poète et écrivain... et visionnaire.

Libertés picturales à Baie-Saint-Paul

Le symposium annuel dit de la jeune peinture au Canada vieillit-il bien à Baie-Saint-Paul ?

On verra que oui, si l'on tient compte du thème crucial, des œuvres créées mais encore de l'importance d'ouvrir l'art actuel à une population vieillissante.

Le thème de **liberté** empruntait aux festivités historiques du bicentenaire de la Révolution française. Les artistes invités de la France, des États-Unis et du Québec sont des artistes mûres, par exemple Serge LEMOYNE, père des happenings québécois et de l'underground montréalais des années soixante, sorti avec brio de son importante rétrospective au Musée du Québec et représentant du Québec au récent Jeux de la Francophonie au Maroc, et l'octogénaire René HUYGHES qui revenait pour la nnième année discourir sur PICASSO, CÉZANNE et GAUGUIN.

Que pensent les artistes de la liberté ?

Celles et ceux présents à Baie-Saint-Paul ont imagé et « songé » quatre constats :

1) 200 ans après la prise de la Bastille, bien des révolutions collectives dont on fête encore l'avènement masquent des mensonges, des détournements et des chaos encore aujourd'hui. C'est ce que Solidarité en Pologne a appris à combattre, ce que la Glasnost en Russie essaie de dépoussiérer, ce que Nelson MANDELA lutte du fond de sa cellule contre l'Apartheid Sud-Africain, cette voie de sortie que les Chiliens ont indiqué par vote à PINOCHET, et c'est ce que la répression des événements de Pékin rappelle. Ils font mal vieillir la fête passiste de cette **liberté devant éclairer le Monde**.

Les œuvres de S. COSMA, de S. Bews WRIGHT et la pensée de S. LEMOYNE s'inscrivaient dans cette perspective.

2) 20 ans après *Woodstock*, d'autres révoltes, rébellions et refus de certains stéréotypes, de certaines valeurs et de certains rapports intersubjectifs, intimistes, émotifs demeurent en état d'urgence parce que non accomplis. Tant de violences et d'incompréhensions comme des flous et des grisailles peintes sont à effacer. La majorité des femmes artistes à Baie-Saint-Paul, soient Elmyra BOUCHARD, HERBERT, Dominique SARRAZIN et même BEWS WRIGHT partageaient, à mon avis, cet élan iconographique.

3) 40 ans après les *Projections libérantes* (P.-E. BORDUAS), les automatistes, il y a encore l'espoir du geste pictural, le maintien des pulsions de vie, de la joie colorée, assemblée, miniaturisée, installée, et qui colportent l'utopie par l'imaginaire. BELLEMARE, LEMOYNE, ALEJANDRO et KAMARREC créèrent cette trace à Baie-Saint-Paul.

4) De tous temps il y a l'aliénation qui se renouvelle formellement, cette fausse conscience d'une pseudo liberté qui repose sur une situation privilégiée — par exemple de bien vivre de la business d'une superpuissance sur-développée — ou une insouciance enfermée et renforcée par des croyances, des modes et des ghettos égocentriques tenaces. Ce postmodernisme de l'improvisé, de l'immédiat, de la croissance narcissique est empêtré dans son « positionnement ». Quelquefois la spontanéité devient douteuse.



Intervention dessin 89.

Photo : Rémi LAVOIE

HUGHTTO, PELLERIN, PÎTRE sous certains aspects de leur travail pictural et de leur réflexions existentielles y concouraient.

Enfin, n'oublions pas que Charlevoix est un pays de peintres traditionnels depuis René RICHARD et les sœurs BOLDUC.

L'avènement à Baie-Saint-Paul de peintures en direct influencées par les milieux institutionnels et les courants occidentaux de l'art actuel — il suffit de voir les c.v. des artistes — est assez audacieux en soi.

Des arrimages sont à faire entre les formes culturelles, la culture populaire traditionnelle et la culture savante, la culture de consommation de masse d'une part, mais aussi entre les générations d'un Québec vieillissant. Il se peut que la formule de Françoise LABBÉE soit la bonne. Le vénérable conférencier côtoyant la mode récente du jeune diplômé, l'artiste invité qui a marqué une époque urbaine se retrouvant à la campagne dans un petit village où les galeries de peintures de paysages font légion et où des peintres locaux s'intéressent à l'art actuel par la force de l'événement.

Il faut réfléchir librement à cela avant de strictement se cantonner dans un seul clan, surtout que l'époque des antagonismes a fléchi.

Tenir l'image à distance au Musée d'art contemporain de Montréal

Comme pour devancer d'une saison les événements *Le mois de la photo* (Montréal) et *Mirabile Visu* (Québec), le Musée d'art Contemporain de Montréal a célébré le 150^e anniversaire de la photographie avec une exposition internationale intitulée *Tenir l'image à distance*. Douze artistes dont deux du Québec avaient des œuvres exposées.

L'ensemble de l'exposition portait bien son titre, tel un médium tenu en otage par des créateurs utilisant d'autres média d'art.

Tantôt il y avait constat de performance narcissique (Cindy SHERMAN), tantôt intégration à la sculpture (Alfredo JAAR), kitsch publicitaire (Jeff WALL) ou encore on dénotait du travail conceptuel d'analyse du processus d'objectivation propre au procédé photographique (Sophie CALLE, Karen KNORR).

Mais je voudrais surtout discuter des œuvres québécoises, soient de Raymonde APRIL et d'Angela GRAUERHOLZ. Leur présence à *Tenir l'image à distance* tient à la fois du photo-roman pour culture savante et à la fois comme résultat de l'évolution récente de la photographie au Québec.

D'une part nous avons là des images désincarnées, sans humanisme — sinon un pour soi émotif et flou — triomphe de la mode postmoderne vide et anonyme; et d'autre part voilà un choix forcé de l'institution artistique muséale, piégée à officialiser ce qui aura été l'idéologie « canadien » en faveur exclusivement d'une certaine photographie technicienne et formaliste sans validation concrète, la belle image. Un choix qui découle de la réelle mise à distance, de la disqualification même, de tout ce travail photographique engagé socialement — représenté entre autre par l'aventure OVO au Québec — et au détriment de certaines créations de recherches photographiques originales (je pense aux œuvres de Roberto PELLEGRINUZZI et de Patrick ALTMAN).

Au Carnaval du Soleil Paix, Justice, Liberté selon Armand VAILLANCOURT.

« Sur les armes des guerriers
J'écris ton nom
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté »

(Paul ÉLUARD, *Liberté*, dans *Poésie et vérité*, 1942)

Il y a des libertés que l'on fête comme un lointain passé. Tout devient prétexte à l'exposition, à quelques angoisses et le plus souvent à une esthétique de la consommation avec un vernis d'humanisme. Tout l'été d'art aurait pu se dérouler dans la chaleur et la bonne forme organisationnelle d'un art confortable pour tous, surtout à une période où l'on cherche avidement le partenariat des mécènes privés. C'était sans compter sur le fier Armand VAILLANCOURT.

À lui seul, il aura transformé un été d'histoire par un combat de liberté. Et quelle histoire mes amis !

Comme il l'avait déclaré il y a deux ans au concert de U2 à San Francisco, VAILLANCOURT a ravivé cette fois en une sculpture-écriture son message politique : le graffiti est l'arme des pauvres et la place publique son écho ! Invité par la Ville de Montréal, en même temps que trois autres sculpteurs (Yvanhoé FORTIER, Don DARBY et Serge BEAUMONT), à créer une œuvre sur la rue Crescent dans le cadre du *Carnaval du Soleil*, Armand VAILLANCOURT a composé *Paix, Justice, Liberté*.

On s'en doutait, l'œuvre, chargée à bloc de la nécessaire dimension de transgression qui libère l'art de sa fonction décorative, allait créer l'événement d'art engagé. L'œuvre gravée, rouillée, cabossée, atteint une densité formelle et poétique dont VAILLANCOURT a le secret : l'art public est son univers et la rue un combat. VAILLANCOURT ne fait pas qu'agencer des matériaux hétéroclites, il les grave de paroles. Son bateau éventré d'un arche/échafaudage entouré de barbelés, tangué : à l'arrière, pèse lourdement la liste des industries montréalaises de la mort. L'artiste dénonce. Au centre, de la cabine fictive du pilote s'échappent jusque dans la rue/quai de lourdes capsules métalliques. Elles prônent l'alternative. Les mots imaginent tout ce qui pourrait être fait avec le même argent dépensé pour les armements.

Et dans la coque se lit l'espoir crié par un poète torturé par une dictature.

Une fascinante sculpture publique de 10 tonnes brandie en pleine rue Crescent. Et voilà que VAILLANCOURT décide de prolonger l'existence de son œuvre. Volonté d'« enracinement » de l'artiste qui tranche agréablement avec l'« éphémérité » des installations de *Territoires d'artistes ; Paysages verticaux* de Québec ou bien des symposiums en direct ! Mais jusqu'à ce que, comme les événements tragiques de Pékin nous le remémorent, les tenants du pouvoir tentent technocratiquement de réprimer l'espoir.

Donc la controverse : pour certains commerçants de la « fashionable » rue Crescent sise dans l'Ouest anglophone de la ville, pour les capitalistes de la métropole qui s'enrichissent en catimini par l'armement et, pour les édiles BCBG de la Mairie à Jean DORÉ.

La querelle des commerçants était bien secondaire. Des pétitions recueillies démontraient des avis partagés. Sauf pour le restaurateur collé sur l'œuvre... et de mauvais poil à cause d'un manque de riches touristes dans la ville et des buildings qui font tranquillement mourir la clientèle de cette rue en déclin.

Qui plus est, la sculpture est vite devenue une véritable attraction pour les passants et les curieux d'art vivant. J'ai moi-même passé une heure en compagnie d'Armand, assis du haut de son arche, sur les deux chaises entourés par les ailes et les barbelés. À discuter d'art et de société avec les gens. Un authentique moment de perception esthétique ! Non, deux dimensions plus cruciales appellent la critique.

D'abord le formidable retentissement mass-médiatique qu'a pris l'affaire au Canada. Il y a là une leçon. VAILLANCOURT a claironné la **liberté** par l'art sur toutes les tribunes : à la télévision et à la radio nationales, dans les grands journaux francophones et anglophones de Montréal, Québec et Toronto. On mesure là l'impact de la pratique engagée autrement qu'en concept...

Ensuite il faut dénoncer avec véhémence la logique technocratique de censure qui a été déployée à la Ville de Montréal. On a utilisé des mécanismes de procédure administrative et de tentative pseudo-scientifique de banalisation de l'intentionnalité de l'artiste. Voyons comment.

Lorsque VAILLANCOURT a décidé de maintenir l'existence publique de *Paix, Justice, Liberté* il a demandé à la Ville de lui dédier un site public. Concrètement, il a eu d'abord affaire à une argumentation d'incompatibilité entre les juridictions des services de la ville (voirie, parc, horaires, politiques, sécurité, etc.) comme motif de refus. Deuxième offensive devant son opposition grandissante, ce fut au nom de la raison d'État et de l'histoire de l'art par le responsable de la culture de la Ville.

Sorte de fascisme civique et artistique minable bien rapporté dans *La Presse* du 22 juillet 89 par Agnès GRUDA : « Selon M. Jacques Dumouchel, de la Commission d'initiative et de développements culturels de Montréal, la Ville n'avait aucune intention de céder aux pressions de M. Vaillancourt et de se faire « imposer » une sculpture. « La liberté, c'est aussi celle, pour Montréal, de choisir les œuvres que nous mettons dans

nos parcs », a-t-il fait valoir, ajoutant que ce choix ne pouvait être fait pour le moment puisque la politique d'art publique de la Ville n'est pas encore prête. Historien d'art, M. Dumouchel a noté que le petit esclandre entourant le démantèlement de la sculpture « fait partie de l'œuvre d'Armand Vaillancourt. Une sculpture de Vaillancourt sans Vaillancourt, ce n'est plus du Vaillancourt », a-t-il laissé tomber. »

Comme la guillotine durant la terreur, épisode sanglant de ce bicentenaire de la Révolution française que l'on fête (sic) partout !

La sculpture que les édiles voulaient faire disparaître n'est pourtant composée que d'espoirs. Paradoxalement tout homme libre qui évoque la justice, la liberté et la paix attire les foudres répressives. Heureusement que la vitalité d'Armand VAILLANCOURT avait mis en branle un dispositif autonome de survie : déménagement au Vieux-Port, près des *Images du Futur* où Naim June PAÏK en installations-vidéos célébrait lui aussi la **liberté révolutionnaire**, à l'exposition *Métasculpture* jusqu'à la mi-septembre. Et après pourquoi près du hangar où se déroulent les *Cent jours de l'art contemporain* ?

Parce que ça dérange.

C'est ainsi que VAILLANCOURT sur la rue Crescent, LEMOYNE à Baie-Saint-Paul, PAÏK au Vieux-Port, JAAR au Musée d'art contemporain, BLAIN à Place-Royale et d'autres artistes ont pu crier par l'art des libertés toujours fragiles.

